

## CHAPITRE I

*extrait*

1.

Je suis un chien. Qui d'autre que moi peut le reconnaître avec autant d'humilité? Parce que je ne me reproche rien, «chien» ne devient plus qu'un mot, un nom: c'est le nom que les hommes m'ont donné. Mais voilà: j'ai fini par m'y accommoder. J'ai fini par me reconnaître en la destinée dont il m'affuble. Dorénavant «chien» fait partie de mon univers, car j'ai fait miens les mots des hommes. J'ai digéré les constructions de leurs phrases et les intonations de leurs paroles. J'ai appris leur langage et je flirte avec leurs modes de pensée. Je me suis accommodé jusqu'à l'arrogance



de leurs ordres. Qui aurait seulement pu l'imaginer jadis ? Je m'exécute sans rage aucune quand mon maître m'appelle, même si je le fais toujours en traînant un peu la patte.

Cela n'a pas toujours été ainsi. Au tout début, je ressentais une blessure jusque dans les mots les plus anodins des hommes. Tout ordre m'ensanglantait le regard. Il m'arrivait même d'entendre mon nom comme une insulte, de confondre un appel avec un crachat morveux. « Chien » était alors une de ces innombrables choses humaines qui m'étranglaient, me décapitaient, m'éventraient, m'édentaient, m'embouaient, me tuaient, m'enterraient. C'est qu'il me signifiait l'arrogance qu'ont les hommes de nommer le monde, de donner une place aux choses autour d'eux, et de leur intimer l'ordre de se taire. Il me signifiait, toutes les fois qu'il était prononcé à mon endroit, que je faisais partie de l'univers humain, que j'avais cessé d'être ce que je suis réellement, que je n'avais point droit à la parole.

Avec l'âge, je me suis habitué à ce nom dégradant dont les hommes me désignent. Pour tout dire, je m'y suis vraiment habitué depuis le jour où mon maître, Massa Yo, me mena chez un vétérinaire pour me soigner.

« Monsieur le vétérinaire, avait-il dit éploré, mon chien est malade. Quand je l'appelle, il saute sur moi et essaie de me mordre ! »

Le vétérinaire n'avait rien demandé d'autre. Il avait dit une ou deux phrases dont je n'entendis que le mot « rage », et avait sorti une longue aiguille noire. Ce jour-là, j'avais compris qu'il fallait répondre de mon nom pour survivre. J'avais secoué ma queue, abaissé mes oreilles, fermé mes yeux et étiré mon dos. Je m'étais même dressé sur mes pattes arrière et m'étais mis à danser. Le vétérinaire avait suspendu son aiguille, étonné, et m'avait caressé la tête et le dos. Puis il avait ri, amusé par mon théâtre. Il avait dit que j'étais un bon chien, et j'avais ronronné de plaisir. Il ne m'avait rien injecté. Il avait établi une longue liste de ragoûts aromatisés qui étaient supposés adoucir mes nerfs. Il avait recommandé avant tout des conserves pour chien, que mon maître pouvait acheter à cinq cents francs à Score. Massa Yo s'était gratté la tête, avait réfléchi un instant, mais avait dit qu'il avait encore les moyens de me nourrir :

« Du moment que mon salaire coule », avait-il souligné.

Le nom que mon maître m'a donné est en fait « Mboudjak », qui signifie : « main qui cherche ». Je ne sais pas pourquoi ce nom me flatte, ni pourquoi je le préfère à celui de « chien ». En réalité, il aurait également dû me révolter, car comme « chien », il ne me libère pas de la longue laisse



humaine. Ne suppose-t-il pas que j'ai une main moi aussi? Ne suppose-t-il pas que je sois la main de mon maître? Pourtant, nous avons, nous les chiens, également un côté vaniteux. Car en fin de compte, je préfère «Mboudjak» à «chien», par pure vanité: ce nom me donne un certain ascendant sur mon maître. Il fait de moi non seulement son guide éclairé, mais aussi et surtout sa main infailible, son bras visionnaire du chemin, omniscient du danger à venir, et cela me réjouit. Je me sens honoré par le sentiment que me donne mon nom, de montrer aux hommes la cachette pudique de la vérité, et moi aussi d'être un timonier.

J'ai beau n'être qu'un chien, je ne suis pas con. Je sais que je n'ai jamais guidé personne. Je sais que seul mon maître décide du chemin et de la longueur du parcours à suivre, toutes les fois qu'après son travail il sort avec moi se promener en direction de la Carrière. Jamais, avant nos promenades, mais alors jamais, il ne me dit où nous irons. Et même dans la forêt, j'ai beau gambader devant ses pas, courir à l'avant-garde de sa marche, je l'entends déjà crier mon nom, quand je m'écarte de la voie qu'il aura tracée dans sa seule tête:

«Mboudjak, ici!»

Parfois même, Massa Yo se contente de siffler: pfui! Je ne sais pas pourquoi le réflexe de ma

vie me ramène aussitôt à ses pas. Le plus souvent d'ailleurs, mes mouvements sont limités par une chaîne qui me lie à sa volonté. C'est que je suis son chien. J'avoue tout de même que mes balades assidues font aboyer d'envie les chiens de notre quartier. «N'est-ce pas ton maître a de l'argent? aboient-ils à notre passage.

*les autres*  
- Tu as déjà vu quoi.»

Et moi je leur réponds, amusé:

«Est-ce qu'un grand est un petit.»

Une fois, lors de notre promenade, un chien du quartier vint me humer le derrière. Il avait la peau zébrée de gale et une escorte de mouches endiait sa présence. C'était comme si elles le décortiquaient vivant. Mon maître le chassa méchamment.

«Bo-o, tu fais ça avec lui?» me demanda le chien galeux quand il se fut mis en sécurité. «Pourquoi est-ce qu'il t'aime comme ça non?»

Il aboya un rire plein d'ironie. Je tournai les yeux, hautain. Il n'arrêta pas de rire. Il disait que j'étais certainement la femme de mon maître, qu'aucun homme dans Madagascar ne se promenait jamais avec son chien, qu'il n'avait jamais vu ça de mémoire de chien errant. Il disait que moi seul savais quel était le prix de mon traitement de faveur. Il ajoutait que je pouvais me taire si je le voulais, que mon cul bavard disait ce que ma

*relation chien-maître  
regard Mboudjak, 17  
les humains  
l'aboiement*



la Panthère, et ce sont toujours des histoires incroyables. Le plus souvent, il faut bien jeter sa logique au loin pour en comprendre le sens ! Un jour par exemple, il secoua le vendeur de cigarettes en lui disant que Sitabac était si puissant que, s'il achetait du tabac à un planteur et n'était pas en fin de compte satisfait par le goût des cigarettes qui en sortait, il remettrait simplement ses cigarettes dans sa machine à fabrication et obtenait au bout inverse de sa queue de production l'identique tabac du planteur. Il le lui remettrait alors en lui disant simplement : « Voici ton tabac. Pars avec ta malchance ! » Le vendeur de cigarettes avait secoué sa tête, incrédule devant cette histoire. Et celle-ci n'était encore rien. Un autre jour, le petit vieux raconta l'histoire d'une femme, qu'il disait avoir rencontrée, dont la souris avait volé le pubis qu'elle avait lavé et séché après un cognement fatidique. Une autre fois encore, c'était l'histoire d'une femme qui avait trois sexes, dont deux masculins.

« Qu'est-ce qui te prouve que c'était une femme ? avait demandé mon maître, croyant saisir le diable par la queue.

— Ses seins, avait dit le petit vieux, imperturbable. Oui, ses seins ! » comme si cela donnait un sens à son histoire. Mon maître avait secoué la tête, se rendant compte certainement que la Panthère était indiscutablement le Doyen du

quartier. Ses histoires dépassaient celles de tout le monde. Pas seulement ce qu'on en disait : Nzui Manto était le maître des histoires.

16.

Oui, Panthère parlait comme si on l'avait attaché. Il parlait jusqu'à ce que de la mousse blanche s'accumule aux coins de sa bouche. Ses histoires étaient toujours incroyables, il s'efforçait toutes les fois à imposer leur véracité au quartier. Le plus souvent, pour couper court avec les polémiques qu'il causait toujours, il disait avoir vu *la chose* « de ses propres yeux ». Et ceci devait être un garant de vérité. Or la vérité de la Panthère était aussi fluctuante que l'imagination de la rumeur. Car à vrai dire, si Madagascar était le lit de la rumeur, si le bar de mon maître en était la berge, la Panthère en contrôlait le cours, en cimentait les ondulations. Même les fonctionnaires de l'étalage de Mama Mado n'étaient que des bleus devant sa trop large bouche. D'ailleurs Nzui Manto ne recherchait pas leur compagnie. Il racontait ses mille histoires de préférence devant *Le Client est Roi*. Seulement, il ne trouvait jamais le geste nécessaire pour contenter Massa Yo.



Un milliard d'histoires, j'ai dit, oui, elle avait un milliard d'histoires à raconter, cette Panthère, et mon maître s'impatientait. Parfois Nzui Manto commençait avec sa première histoire, alors que Massa Yo n'avait même pas encore vendu une seule bière. Comment les deux hommes pouvaient-ils être des amis, dites? C'est que mon maître n'avait pas encore compris que le petit vieux n'était pas vraiment un client.

«Panthère, dit-il un jour pour le provoquer et le pousser, au bout de sa dixième histoire, à s'acheter au moins une bière, en fait, tu n'es qu'un chef njo!»

La Panthère ne serait pas la Panthère Nzui Manto si il se laissait injurier ainsi sans répondre. D'abord: il n'acheta pas la bière que l'intelligence rapace de Massa Yo voulait lui imposer; et puis il remit ce dernier à sa place, avec une seule phrase-marteau: «Vraiment Massa Yo, disait-il, tu n'as que la jobajo dans ta tête!»

Et il avait raison. Plus barman que mon maître dans ce quartier, il n'y avait certainement pas. Massa Yo crut pouvoir se rattraper: «Et toi tu as quoi dans ta tête, non?»

Il avait certainement oublié ceci: s'il y avait un terrain où le petit vieux était définitivement imbattable, c'était bien celui du museau; s'il y avait un espace dont il avait la maîtrise, c'était

sujet divers ?

celui du verbe; s'il y avait un royaume dont il était le Chef, c'était celui de la parole. Oui, Panthère n'était pas seulement un ambianceur, c'était également un passionné discuteur: un paroleur des sous-quartiers. À ces mots injurieux de mon maître, le visage du petit vieux s'illumina aussitôt, tandis que son corps s'élança vers l'avant, tel celui d'un coureur de fond. Il n'explosa pas, non, mais il révéla à la rue le fond limoneux de ses histoires: «Un peu d'imagination, Massa Yo, dit-il, illuminé par sa colère, un peu d'imagination, nchoun'am. Ne ne ne, la vie est invivable si elle n'est pas réinventée. Regarde cette journée qui passe, regarde cette route qui s'en va se perdre au loin, regarde la vie qui ne s'arrête pas. À me ben tchup, bientôt, la nuit tombera. Même les travailleurs qui courent gagner leur pain quotidien seront comme moi à leur retraite. Et cette belle fille qui attend un taxi...

— C'est ta propre fille, hein? menaça la voix de Docta.

— ... sera bientôt une rose fanée. Ce jeune homme musclé (la Panthère tenait le bras du vendeur de cigarettes et le brandissait en l'air) ne sera bientôt qu'un paquet de rides...

— Comme toi», dit encore une voix.

Des gens éclatèrent de rire. Le petit vieux était allumé de rage: «Et toi-même Massa Yo,



comme tu te crois si intelligent devant ton bar, et ne cherches rien d'autre qu'à profiter de la souffrance de tes frères, lèn mbe l'argent que tu travailles-là finira dans la poche de Mbiya. (Oui, il disait: «Mbiya».) C'est pourquoi mvelàm: seule l'imagination peut donner du jus à ta vie. Pense donc souvent à autre chose qu'à tes bières. Regarde comment le jour est laid. Embellis-le donc avec ton imagination!

- Laisse Massa Yo tranquille», dit un client.

Un autre souligna: «Quelle imagination? C'est la chicherie qui va le tuer. Toute son imagination, n'est-ce pas, il l'investit pour voler notre argent?»

Mon maître que le mot «voler» devait avoir mis sur les nerfs quitta son comptoir et, menaçant, compta quelques pièces qu'il tendit au client qui venait de parler. «Puisque je suis un voleur, dit-il, rends-moi ma bière et reprends ton argent!»

Le client avait déjà bu la moitié de la bière. C'était trop visiblement un problème. Massa Yo pourtant ne se laissait pas interrompre: «Non, non, non, non, dit-il, catégorique, je ne veux plus son argent!»

Un des clients vint à la rescousse. «Panthère, dit-il, tu vois ce que tu fais? C'est comme ça que tu trompes les gens avec tes histoires de fou. Si

tu as tellement d'imagination, va raconter tes histoires à la télé et laisse-nous tranquilles!»

Des voix devinrent fortes. Le client, qui avait dit «voler» dans la mêlée, dit également «bami». Il oubliait certainement qu'il était dans un quartier bamiléké. Un homme se leva aussitôt dans un cocktail explosif de mots. Il parla de tribalisme. Ses arguments bruyants furent soutenus par tous les autres, qui aussitôt se retournèrent contre l'homme qu'ils défendaient pourtant tout à l'heure contre mon maître. Le buveur aux mots fâcheux sortit du bar, poursuivi par les remarques de tout le monde. Son mot avait jeté du feu dans les conversations des clients. La réplique était prête, mais celui qui avait lancé le défi du verbe n'avait pas attendu de l'écouter. Et tandis qu'il disparaissait dans un taxi, les voix des hommes se levèrent dans le bar, les mains gesticulèrent, les élans devinrent violents, la force des corps jeta des étincelles dans l'air. *Le Client est Roi* vivait soudain, et le petit vieux multiplia des jurons et pleura devant la cécité de la nouvelle génération. Il disait qu'il n'avait pas honte, lui, que plus bami que lui dans le tout Madagascar, il n'y avait pas parce que c'était bien lui Panthère, l'ancêtre fondateur. Il insista sur «fondateur», comme pour donner des racines aux détritrus alentour.



5. *Le monde de l'écriture*

5. Un matin, un homme habillé en noir-noir entra dans le bar de mon maître et commanda une Guinness glacée. Il essaya de me caresser le dos. Je sursautai et rencontrai son sourire cadavérique. Il me souriait comme ne l'avait jamais fait aucun client. En m'éloignant de sa présence, j'aboyai mes peurs. Je me tins dans la cour du bar, bien loin de lui avant d'aboyer. Je ne voulais pas être pris dans l'ombre de son aura maléfique. S'il fallait parler de fictions, cet homme paraissait arraché directement d'une rumeur. Et c'est vrai, le verbe qui l'avait inventé transporta très vite son sinistre à travers les pistes, les ruelles et les murgots du quartier. Il devint un habitué du Client-est-Roi, mais ne parvint jamais à avoir la quotidienne routine jacassante, le regard identiquement insignifiant, ni encore moins l'écrasé par la vie de nombreux clients de mon maître. À son arrivée bientôt, je le remarquais, les clients de mon maître se chuchotaient des calomnies. Ils l'appelaient «Corbeau».

Des hommes curieux dressaient leur regard quand Corbeau arrivait. Et moi je me dressais sur mes pattes. Même les poules arrêtaient de jouer et lançaient des cris de peur. L'homme en noir-noir

se plongeait bien vite dans une studieuse arrogance dont il avait l'habitude, et n'adressait la parole à personne. La quarantaine achevée, il avait tout d'un prêtre, sauf la soutane. Sauf peut-être aussi qu'au lieu d'aller à l'église, il pliait sa lugubre silhouette et entraînait dans le bar de mon maître. Ce prêtre laïc s'asseyait sur les bancs communs, sur les casiers renversés, commandait toujours une Guinness glacée («bien tapée»), et ne disait jamais rien d'autre.

Bientôt il commença à sortir de sa poche un petit calepin rouge, et à prendre des notes. Ici je dois dire ceci: la cour du bar de mon maître l'aurait très vite oublié; il serait à la longue devenu aussi vulgaire qu'un fonctionnaire assis là à onze heures, s'il n'avait attrapé cette maléfique habitude de prendre silencieusement des notes. Les commentaires battaient leur plein, les bras se levaient pour le défi journalier du verbe, les paroles devenaient incendiaires; là, à côté des bavards, un homme sinistre se taisait: cela n'indisposait pas encore; non, le malheureux allait plus loin encore: il sortait son calepin et prenait des notes. Un jour le Docta s'approcha de lui et lui demanda directement: «Mon frère, tu écris quoi comme ça, non?»

L'écrivain surpris arrêta son scripteur. Il leva son visage et vit la meute de clients de mon maître



suspendre ses poings menaçants au-dessus de sa tête. Oui, les habitants de Madagascar en savaient quelque chose en matière d'espionnage. La Panthère parlait souvent des années cinquante, des maquisards cachés dans les sous-quartiers, de l'incendie du marché Congo, du train de la mort, et j'entendais le vendeur de cigarettes raconter l'histoire de l'arrestation, le 6 avril, d'un de ses clients trop bavard. C'est peut-être à cause de ces anciennes peurs que le sous-quartier tout entier en était venu à regarder avec méfiance ceux qui écrivaient ses paroles. La parole fixe fait peur à tous ceux qui sont habitués à jouer avec les mots. On ne sait jamais. Les yeux peureux de chacun se portèrent sur le calepin de l'homme en noir-noir, tandis que des voix sondaient en riant: « Mon frère, tu es un journaliste? »

Un homme dit, catégorique: « Journaliste de quoi? C'est un espion. »

La voix de mon maître devenait suppliante dans le dos de ses clients: « Nous ne faisons pas de politique ici-o » tandis que la parole de la cour de son bar se transformait en rage. Dans les sous-quartiers, à la devanture des bars, je m'en rendais compte, le feu est très vite entré dans la parole des commentateurs. Dans la convulsion de la rumeur, les coups de poing se lèvent toujours très vite. Et l'homme en noir-noir devenait sans le vouloir le

voleur de bangalas que tout le monde attendait ici avec une main enfoncée dans la poche du pantalon et l'autre serrant un poing mortel. Le Corbeau ne se cacha pourtant pas devant la menace alentour. Une voix juge lui dit: « Montre-nous ce que tu as écrit », et il montra son calepin sans discuter. C'est le vendeur de cigarettes qui lut à haute voix pour la rue les notes qui marquèrent définitivement, pour le tout Madagascar, le bizarre du personnage: « Écoutez-moi ça: "Les sous-quartiers sont la forge inventive de l'homme. La misère de leur environnement n'est qu'illusion. Elle cache la réalité profonde de l'inconnu qu'il faut découvrir: la vérité de l'Histoire se faisant". »

Docta trouva les mots qui firent tout le monde éclater de rire: « Histoire avec grand H. Oh là là, monsieur est un philosophe! »

« Philosophe ». Aha! Un peu déçus au sommet de leur rage, secouant leur tête devant la nouvelle énigme, certains hommes rentrèrent à leur bière et retrouvèrent sans peine la suite de leurs commentaires. Docta fit un grand signe pour dire: « Haaaaa! »

Le lendemain de cette révélation, l'homme en noir-noir, pour montrer sa bonne volonté, vint avec un livre qu'il avait écrit. Le titre du livre était – comment l'oublier? – *Temps de chien*. Il dit qu'il avait essayé d'y écrire une histoire du présent, une

intention

double auteur



histoire du quotidien, de saisir l'histoire se faisant, et de remettre la conduite de l'Histoire aux mains de ses véritables héros. Il dit, pour couper court, qu'il parlait dans son livre «de gens comme vous tous là autour de moi». C'est alors seulement que les buveurs du Client-est-Roi commencèrent à le regarder autrement. «Pas possible ! Des gens comme nous dans un livre ! » fut l'étonnement général. Et alors que soudain tout le monde regardait émerveillé le livre du Corbeau, scrutant dans ses milliers de lettres pour y retrouver un visage commun, Docta s'éloigna en secouant sa tête plein de dédain. L'ingénieur des coupements semblait avoir trouvé plus raté que lui.

«On mange ça ? » dit-il au petit vieux qui lui demanda si lui qui était allé à l'école pouvait aussi écrire des livres.

Certains clients de mon maître se rapprochèrent de l'homme sinistre à la révélation de son projet hors du commun. Ils semblaient soudain avoir des confidences à lui faire. Pour commencer une conversation boiteuse, un homme au ventre arrondi dit par exemple qu'il avait écrit jadis, lui, et il précisa en se grattant la tête comme pour s'excuser: «Oui, quand j'étais jeune.»

Il rit sous cape un peu comme un enfant pris en faute. Il précisa en baissant sournoisement sa

voix pour que ses compères n'entendent pas son infamie: «J'écrivais des poèmes...»

Et puis il bomba soudain sa poitrine et répéta à toute la rue, comme si ce fut une source évidente de grandeur: «... Des poèmes d'amour.»

Et moi je le regardais étonné. Je n'arrivais pas à croire que dans sa silhouette crasseuse et rabougrie, dans sa viande aujourd'hui lépreusement assise sur un casier renversé, ait jadis dormi un poète. Comme réveillé par le souvenir de sa jeunesse autre, notre poète assassiné par la vie com-manda une autre Guinness pour l'homme en noir-noir. C'était comme s'il se découvrait soudain la solidarité des gens de lettres. Il but un grand coup de sa bière à lui, et trouva enfin la phrase qui m'expliquait son actuel déchant: «J'ai perdu l'inspiration le jour où j'ai épousé ma femme», dit-il triste.

Il secoua tristement sa tête et ajouta: «Depuis, je bois pour noyer mes rêves.»

## 6.

Selon Docta, l'homme en noir-noir avait un passé dans les bars des sous-quartiers. Il avait d'abord été connu à Melen, où il était apparu avec un



dain pitié de lui. J'eus surtout pitié de lui parce que si le regard de tous ces curieux s'illuminait, c'était simplement, et cela était trop visible, à l'appel de ce bouquet de billets qu'il tenait au-dessus de la tête de chacun d'eux comme une promesse de bonheur.

«La bière, la bière, la bière! cria-t-il, ce n'est plus que la jobajo qui dirige votre vie de rapace, n'est-ce pas? Vous croyez vous en sortir aussi facilement? Mais bon Dieu, où est l'homme en vous? Je vous demande à vous tous: où est passé l'homme en vous? Où est l'homme?»

Personne ne lui répondit. D'ailleurs une voix provocatrice lança au-dessus de la mêlée: «Arrêtez le fou!»

Et l'homme en noir-noir ne s'écria que plus: «Oui, je suis fou. J'étais fou d'avoir défendu ce vendeur de cigarettes qui n'est même pas passé en cellule voir comment je me porte. Je suis fou d'être allé en prison à cause de lui, parce que lui-même n'est qu'un lâche. Je suis si fou que vous tous m'avez abandonné dans ma prison, et je reviens vous offrir une tournée générale pour fêter ça! Vous voulez l'argent, non? Vous respectez l'argent plus que la vie, non? Voici l'argent que je vous apporte! C'est le prix de votre lâcheté! Achetez-vous donc la bière que vous aimez tant avec!»

Et puis l'homme du silence lança son bouquet de francs en l'air.

exhaust - peve humanité

13.

La foule se secoua en un vif remous. Les billets serpentèrent en tombant, encerclant le corps du Corbeau dans un ballet de papiers bleus. L'écrivain n'attendit pas qu'ils aient touché terre. Il s'élança dans leur épaisseur dansante en éclatant d'un incompréhensible rire. Son rire secoua tous les lampadaires. Son rire fit danser encore plus les billets. Je vis soudain les hommes qui dans la foule avaient été statufiés dans le geste de sa colère se libérer, comme secoués par l'enchantement du pouvoir maléfique de ce rire et de ces billets. Ils firent un chemin en silence pour laisser passer le coléreux iconoclaste et sinistré, mais se rapprochèrent encore plus de la pluie d'argent. Des voix basses dirent que c'était l'argent du famla. Des légères querelles se firent entendre. Mais bientôt une main s'éleva dans les cieux pour attraper un billet en son vol. Je vis un pied malin se déposer délicatement sur un billet tombé trop proche de lui. Puis je vis une femme ouvrir mécaniquement son pagne sur sa poitrine et emprisonner dans son sein quelques billets flottants.



Je n'en croyais pas mes yeux. Les pouvoirs de la misère étaient donc si incommensurables parmi les hommes. Il y avait donc encore des mains qui, après ce discours insultant du Corbeau déçu, trouvaient le courage de prendre l'argent de leur honte. Et pourtant je savais. Que dit-on encore à Madagascar ? Les injures ne salissent que la bouche de celui qui les profère. Oui, devant l'argent les hommes révélaient soudain leur être véritable : leur rapacité. Certains faisaient semblant de se gratter la tête et soutiraient subrepticement un des billets de la tentation qu'ils ramenaient en silence dans leur poche. Les paroles de l'homme en noir-noir s'étaient évaporées ; ses billets de la découverte des hommes restaient suspendus en l'air comme des interrogations vives. Et même quand ils se furent éparpillés au sol, ils y restèrent un instant, billets de la honte, là au milieu de mille pieds et de mille mains indécises. Personne ne bougea. Mon maître se détacha bientôt et lâcha dans la cour de son bar : « Je ne veux pas de son argent, moi. Foutez-moi le camp avec cet argent maudit ! Je ne veux pas de son argent ! »

– Il faut lui remettre son argent là », osa la voix de la Panthère.

C'est peut-être ce tardif sursaut de dignité qui réveilla l'élan du petit Takou. Comme s'il voulait

se suicider au milieu de ces mille pieds, le gamin s'élança sur les billets de la malédiction et dit : « Si vous ne voulez pas prendre, laissez-moi piétiner ça alors ! »

Sans faire attention aux visages de pierre des hommes qui étaient tétanisés devant la vision de la tentation, le fils du Docta se mit à sautiller sur les billets éparpillés au sol. Et bientôt sa main se baissa.

« Takou, dit la voix du vendeur de cigarettes, laisse ça par terre ! »

– Pourquoi ? » demanda l'enfant qui prit un mille francs et le froissa tétument.

Le vendeur de cigarettes s'élança vers le gamin et lui arracha le billet des mains. Comme s'ils n'attendaient que ce signal, les hommes et femmes alentour se jetèrent aussitôt sur l'argent abandonné. Je vis leurs mille mains rapaces se cogner au sol, tandis que leurs voix s'élevaient en injures et en cris :

« Laisse ça, le cul de ta mère ! »

– Ta mère pond !

– Laisse que c'est pour toi ?

– Je dis, laisse ça, fainéant !

– Que c'est l'argent de ton père !

– Laisse ça, chien, sinon je te crève les yeux !

– Laisse ça, sinon tu vas me sentir.

– Fais alors ton possible.



- Oui, fais ton possible!

- Cougnafé!»

C'est à peine si Takou put s'esquiver de ce chaos du suicide que son espièglerie avait déclenché. Il court se protéger à côté du bar de mon maître. Le vendeur de cigarettes qui avait voulu intercepter son geste resta dans la mêlée. Je le vis, oui, je le vis lever ses mains au ciel comme tous les autres, tandis que la voix amusée de l'enfant disait, devant le spectacle de tous ces hommes saisis de folie: «Woyo-o, c'est grave aujourd'hui!»

Oui, Takou essaya même d'entrer lui aussi dans la danse. Je le vis sauter sur ses jambes et tendre lui aussi ses petits bras. Massa Yo lui donna une claque sur la tête, et je l'entendis pleurer en courant au loin. J'entendis la voix forte de la Panthère multiplier dans le chaos des malédiction en médumba. Devant cette bagarre générale, je m'étais protégé en dessous de l'étalage de béignets vide de ma maîtresse. Je vis des chemises s'ouvrir sur des poitrines décidées. Je vis des pantalons crever. Je vis des foulards être arrachés. Je vis des pagnes être détachés. Il se leva bientôt de ce brouhaha des têtes décoiffées de femmes, des têtes d'hommes couvertes de poussière, les cheveux ébouriffés, découvrant des yeux étrangement blancs, et un faux sourire devant les billets

déchiquetés qui leur étaient aussitôt arrachés. Parfois il se levait un poing serrant vraiment un billet bleu froissé et un geste de poussière. Mais voilà: les nombreuses mains se levaient également vers cette main victorieuse d'un moment et l'emportaient dans leur convulsive marre. Il se relevait également des hommes et des femmes au corps couvert de poussière, mais les mains vides de ces billets de malheur qui pourtant tout à l'heure étaient si nombreux au sol. Et ces hommes-là et ces femmes-là avaient le visage froissé de colère en voyant leurs vêtements déchirés pour rien. Ils se rejetaient dans la bagarre avec vengeance. Comment donc! S'ils étaient déjà descendus si bas, il fallait au moins que cela ait un prix. Et pour ce prix, ils étaient prêts à descendre plus bas encore: ils se remettaient furieux dans le combat pour l'argent.

C'est certainement l'un de ces radicaux de la chute de l'homme qui en un geste de corps renversa la caisse du vendeur de cigarettes. Les bons, les allumettes, les biscuits, les paquets de cigarettes se dispersèrent au sol. Des boîtes de conserve vinrent rouler à mes pattes. J'essayai en vain d'y enfoncer mes dents et dus abandonner. Le vendeur de cigarettes s'était arraché trop tard de sa surprise pour protéger son capital. Avec la livrée du contenu de sa caisse, ceux des chasseurs



Je me rendis compte bientôt que c'était Mini Minor. Son odeur de small no be sick embaumait mon esprit et me possédait. Je toussai vivement et me réveillai de mes hallucinations. Je secouai mon corps. J'entrai dans le bar sombre de mon maître en pressant mes pas, pour me protéger de la session cannibale de la rue par l'hymne de la petite femme folle. Mes mouches me suivirent en dansant devant mon regard. Massa Yo était debout derrière son comptoir. Il comptait sa recette en chuchotant. Une légère musique secouait ses casiers et ses bouteilles. Parfois il posait son regard aveugle sur la cour de son bar, mais l'enfonçait aussitôt dans sa caisse. Il semblait ne pas vouloir être au courant des drames qui se déroulaient au-dehors, dans la rue. Dans ses moments de grande concentration, je savais qu'il n'était pas intelligent de lui aboyer mes craintes. Son problème, je le connaissais déjà : il avait un million de francs à récupérer coûte que coûte.

## 5.

Si je tendais tous mes efforts pour m'empêcher de sombrer une fois de plus dans l'ivresse du réel, et si ma survie à moi ne s'était de plus en plus

parole

imposée qu'au prix de mille nuits blanches, tous les habitants de Madagascar avaient eux accepté le quotidien de leur réalité vraiment cauchemardesque en bavardant. Éternellement jacassant sur l'Histoire qui les arrachait de leur lit, ils étaient friands de toute information sur les divers soubresauts de cette Histoire, ils étaient plongés dans les drames de leur existence de disette, mais de plus en plus je les soupçonnais incapables de formuler eux-mêmes des rêves qui vaillent la peine. Ils subissaient avec étonnement les vagues de la vie, que la rue venait jeter à leurs pieds en mille petites histoires folles, et ils les prenaient chaque fois comme du piment pour assaisonner leur quotidien et ne les utilisaient jamais que pour tuer leur ennui. Quand une fois la Panthère Nzui Manto vint leur annoncer que l'homme en noir-noir qu'ils connaissaient si bien, oui, le Corbeau, oui, l'écrivain des bas-fonds, vous vous en souvenez bien, avait été arrêté, « Encore ? » fut leur seule réaction.

Certains d'entre eux dirent que le petit vieux avait inventé cette histoire pour rappeler le souvenir triste de la malédiction que l'homme sinistre avait jadis jetée sur le quartier. Un mauvais plaisantin il était, cet homme, dit l'un d'eux, un plaisantin qui avait osé distribuer jadis des faux francs à ses frères malheureux. Oui, les hommes de



Madagascar refusaient de se souvenir de leur humiliation d'alors, mais ils ne prononcèrent pas de condamnation. La honte leur mangeait encore l'âme, certainement. C'est Docta qui dit simplement que l'homme en noir-noir trouverait tous jours un jour ce qu'il recherchait. Et quand la Panthère précisa : « Il a été arrêté parce qu'il a écrit au Président de la République », chacun des hommes autour de lui haussa ses épaules. Tous semblaient avoir une fois de plus la preuve définitive du bizarre de son personnage. Vraiment : la lâcheté des habitants de Madagascar semblait incorrigible. Le petit vieux disait que la lettre de l'homme en noir-noir avait paru dans des journaux de l'opposition qui avaient été tous saisis. Il disait que l'homme en noir-noir y avait décrit le quotidien des sous-quartiers tel qu'il l'avait vécu lui-même, qu'il y avait exprimé les peurs, les souhaits et les frustrations, des habitants de Madagascar entre autres. Ici, il y avait certains hommes qui semblaient réconfortés qu'enfin leur voix soit portée si loin, que leur vie soit inscrite dans les pages d'un journal dont la saisie officielle disait l'importance. Il y en avait d'autres qui étaient un peu déçus qu'avec la saisie du journal qui parlait d'eux, personne ne pourrait jamais lire leurs drames. Pour de nombreux autres cependant, les sous-quartiers n'avaient simplement rien

d'intéressant à offrir à la connaissance du Président de la République, rien sinon le visage lépreux et honteux de leur misère. Et puis, l'idée d'une lettre écrite et envoyée au Président de la République paraissait bien singulière. Surtout : qui d'autre pouvait écrire « comme ça seulement » au Président de la République sinon un fou, se demandait-on.

« Pourquoi ne pas lui écrire ? » contra le petit vieux, mis sur les nerfs.

« Nzui Manto, coupa un homme, dis-nous alors que toi tu connais l'adresse de Biya.

– Vous cherchez loin, hein », dit un autre.

Pour une fois, l'ingénieur vint en aide au petit vieux : « Vous savez même que l'adresse de Biya devrait être publique ? »

– N'est-ce pas c'est toi le long crayon ? lui dit un client de mon maître. Si tu connais l'adresse du Président, pourquoi tu ne lui écris pas alors ? Tu pourrais lui demander de te trouver du travail par exemple. »

Tous les hommes rirent. L'un d'eux dit à l'ingénieur : « Moi je peux d'ailleurs te dire : pour trouver du travail dans ce pays, il faut écrire directement à Jeanne-Irène. C'est elle qui s'occupe des malades, des orphelins et des chômeurs.

– Tu pourrais par exemple lui écrire une lettre d'amour pour commencer.



Debout devant la cour vide du Client-est-Roi, debout sur mes pattes avant, dressant haut mes oreilles, laissant pendre ma langue, haletant et écarquillant grand mes yeux, je voyais soudain repoindre dans la rue devant moi, renaître dans la rumeur famélique, dans la rumeur coléreuse de ce mortifié Madagascar l'homme. Et je n'en croyais pas mes yeux. Explosion des goudrons, oui, cyclone des rues, oui, je dis, mouvement du sous-quartier, oui encore: car, voilà l'homme qui se remettait à marcher. Je m'arrachais à ma réclusion; je marchais avec lui: devant lui. Unis nous étions, l'homme et moi, dans la précipitation sacrée du langage nôtre: dans nos aboiements. Nous marchions, plus seulement pour faire renaître l'enfant d'autrui, mais surtout, mais avant tout: pour chasser le lion fou. Nous marchions, chasseurs dans la jungle des villes.

Nous marchions et pourtant, pourquoi ne pas l'avouer ici? malgré l'indomptable naissance en nos sous-quartiers de ce pédestre inconditionnel, malgré la rage incontrôlable de son verbe, par-delà toutes les spéculations de la ville, moi j'attendais toujours l'arrivée de la Rosalie-Sylvie-Yvette Menzui, en abrégé Rosalie, pour moi, pour moi seul Rosa Rosa Rose, mère du petit Takou, et je me disais – ô convainquez-moi donc que ce ne sera pas illusion! – qu'avec elle viendrait à coup sûr

l'ultime marche: la revendication de la mère sevrée de son fils. Et toutes les fois que je passais à l'endroit de la mort de Takou, je humais je rehumais je rerehumais et je rerehumais le goudron qui plus que quiconque avait vu le silence abrupt de son infantile parole. Oui, croyez-moi chers lecteurs, l'odeur de son sang y était toujours chaude.

Offenbach, décembre 1996  
– Hausen, février 1999

L'homme nouveau à la fin  
L'annonce un nouveau avec chien  
humanisé.